L'AMOUR COMME MOYEN DE TRANSGRESSION SOCIALE ? LA MISE EN SCÈNE DES INÉGALITÉS SOCIALES ET LA POSTULATION D'UNE AUTRE SOCIÉTÉ DANS *LE MEUIER D'ANGIBAULT* DE GEORGES SAND

KERSTIN ANNETT REINER

Cet article traite le thème des inégalités sociales ainsi que l'amour dans *Le Meunier d'Angibault* de George Sand. En particulier, l'autrice cherche à analyser la mise en scène des inégalités sociales en regardant la tension entre le déterminisme et le dynamisme social dans l'œuvre. De plus, elle explore dans quelle mesure un nouvel ordre social est proposé dans le roman et se demande quel rôle joue l'amour dans ce contexte.

Sommaire de ce numéro

2023 | Vol. 2

L'amour comme moyen de transgression sociale ?

La mise en scène des inégalités sociales et la postulation d'une autre société dans *Le Meunier d'Angibault* de George Sand

pages 9-21

vistazo.

Reiner, Kerstin Annett (2023): « L'amour comme transgression sociale? La mise en scène des inégalités sociales et la postulation d'une autre société dans *Le Meunier d'Angibault* de George Sand ». *vistazo*, Vol. 2, 9-21.

L'AMOUR COMME MOYEN DE TRANSGRESSION SOCIALE? LA MISE EN SCÈNE DES INÉGALITÉS SOCIALES ET LA POSTULATION D'UNE AUTRE SOCIÉTÉ DANS *LE MEUIER D'ANGIBAULT* DE GEORGES SAND

KERSTIN ANNETT REINER

1. Les inégalités sociales et l'amour dans *Le Meunier d'Angibault* de George Sand

Les inégalités au sein d'une société sont un phénomène dans le monde entier. En France comme ailleurs, les luttes sociales sont un sujet d'actualité tout comme historique. Il n'est alors pas surprenant que nous trouvions des inégalités sociales non seulement dans le monde réel, mais aussi comme sujet mis en scène dans la littérature, le cinéma et bien d'autres genres artistiques. Contrairement aux rapports économiques et sociopolitiques, pleins de « chiffres, statistiques, courbes et paroles expertes » qui cachent parfois les destins individuels, l'art présente l'avantage de « laisser des expériences se dire à voix humaine » (Léger 2018: 67).

De nombreux exemples contemporains montrent que les inégalités sociales comme sujet dans la littérature n'ont pas perdu de leur actualité. Cependant, dans ce travail, nous étudions une œuvre littéraire datant du 19e siècle, une époque où « la question des pauvres est omniprésente dans la vie intellectuelle et culturelle » (Lallement 2010: 120). Le roman que nous proposons d'analyser est *Le Meunier d'Angibault* de George Sand. L'œuvre, publiée en 1845, se prête bien à une telle étude car la description des différentes classes et la tension entre le déterminisme et le dynamisme social y occupent une place centrale. Nous voulons explorer de quelle manière le roman dessine les couches sociales et dans quelle mesure un nouvel ordre social, plus juste, est discuté.

Dans une première étape, nous analyserons la représentation des différentes classes sociales dans *Le Meunier d'Angibault* pour montrer pourquoi nous pouvons parler d'une dichotomie entre riches et pauvres. Cela permettra aussi d'élaborer le jugement du roman envers les différentes classes sociales. Ensuite, nous nous pencherons sur la question de savoir si cette société est quelque chose de déterminée ou si un dynamisme social, par exemple grâce à l'amour transclasse, est possible. Dans le chapitre suivant, nous ferons d'abord ressortir les aspects d'un déterminisme social du roman, notamment en ce qui concerne l'amour entre des personnes qui n'appartiennent pas à la même couche sociale. Ensuite, nous analyserons les possibilités d'un dynamisme social, de nouveau avec un accent sur l'amour comme déclencheur de ce changement. Finalement, nous examinerons l'ordre social qui est postulé dans le roman pour revenir à la question de savoir si l'amour et une société juste sont une construction idyllique ou s'il s'agit de revendications concrètes.

Dans les différentes parties du travail, nous présenterons des arguments pour les thèses suivantes: *Le Meunier d'Angibault* crée une dichotomie entre la « mauvaise » classe sociale riche et la « bonne » classe sociale modeste. Tandis que les paysans et les artisans sont caractérisés par de bonnes valeurs comme l'hospitalité, la serviabilité, l'authenticité ou encore l'attachement à la nature, l'aristocratie et la riche bourgeoisie sont représentées comme cupides, avares et égoïstes. Le roman ne critique pas seulement cet ordre social, mais en postule aussi un autre qui est plus juste

et se base sur des valeurs morales. Ainsi, les inégalités sociales ne sont pas présentées comme quelque chose de complètement déterminé et inchangeable. Au contraire, un élément central de l'intrigue est le changement de vie de Marcelle, une femme aristocratique, suite à son amour pour Henri, un homme issu d'une classe sociale beaucoup plus modeste qu'elle.

La question de savoir si l'amour peut surmonter les différences sociales est discutée tout au long du roman. Nous explorerons d'une manière critique la question de savoir si le roman tente à transmettre le message que l'amour peut surmonter toutes les inégalités sociales et si un autre ordre social peut être atteint, ou s'il s'agit de construire un idéal, une idylle, qui n'est pas si facile à atteindre dans la réalité.

2. La séparation sociale/classisme

2.1. La représentations des classes sociales

2.1.1. L'aristocratie et la bourgeoisie

À plusieurs reprises, le roman représente la classe sociale de l'aristocratie d'une manière très critique et dépréciative. Les membres de l'aristocratie sont associés à des caractéristiques telles que l'avarice, la cupidité, l'égoïsme et le mépris par rapport aux couches sociales plus basses. L'exemple par excellence de cette attitude est le personnage de Monsieur de Blanchemont, le mari de Marcelle, qui incarne toutes les mauvaises valeurs associées à l'aristocratie. Un exemple est son orgueil: « [il] nous tutoyait […] c'était par mépris, il fallait lui parler debout et toujours chapeau bas » (Sand 1845: 124-125[1]). De plus, le roman souligne que les « intérêts matériels » (23) règnent dans la classe aristocratique. L'opulence des choses matérielles est particulièrement visible dans la citation suivante qui énumère des objets luxueux et emploie des hyperboles (« extrêmes », « mille ») pour souligner l'opulence:

> Des tentures de satin, des meubles d'une mollesse et d'une ampleur extrêmes, mille recherches ruineuses, mille babioles brillantes, enfin tout l'attirail de dorures, de porcelaines, de bois sculpté (34).

Cependant, l'œuvre ne donne pas seulement une mauvaise image de l'aristocratie, mais aussi de la riche bourgeoisie. Elle aussi est représentée comme obsédée par l'argent. Cela reflète le rôle croissant de la bourgeoisie au 19e siècle qui devient l'élite sociale et remplace de plus en plus l'aristocratie dans cette place.

La critique de la bourgeoisie dans le roman se manifeste notamment à travers la description des caractères de la famille Bricolin. Ainsi, la première conversation entre Marcelle et Monsieur Bricolin regorge de termes issus de l'isotopie de l'argent ce qui souligne la cupidité du fermier et l'oppose à Marcelle qui doit « subir » ce « bavardage » (159):

> La *propriété* de Blanchemont était chargée *d'hypothèques* pour un grand tiers de sa *valeur*. Feu M. le baron avait en outre demandé des *avances* considérables sur les fermages, et avec des *intérêts* énormes que M. Bricolin avait été forcé d'exiger, vu la difficulté de se procurer de *l'argent* et *le taux usuraire* établi dans le pays. Madame de Blanchemont devait se soumettre à des conditions encore plus dures […] ou bien, avant de demander les *revenus*, elle devait *payer l'arriéré, capital* et intérêts, et *intérêt des intérêts,*

[1] Toutes les indications de pages des citations du roman se réfèrent à l'édition citée dans la bibliographie.

> *somme* qui s'élevait à plus de *cent mille francs*. Quant aux autres *créanciers*, ils voulaient rentrer dans leurs *fonds* entièrement, ou garder leur *créance* entière à titre de placement (ibid.; soulignement: KR).

L'égoïsme de la bourgeoisie est montré le plus clairement lorsque Monsieur Bricolin avoue s'enrichir de la situation de Marcelle sans montrer d'empathie et sans s'occuper des conséquences négatives que son comportement a pour elle: « il n'avait pas de raisons pour se presser […] chaque jour d'indifférence de la part du propriétaire était un jour de profit pour le fermier » (161). Il n'hésite pas à profiter du malheur des autres pour s'enrichir lui-même. L'argent est pour lui dominant, il est d'avis qu'il « valait mieux être mort que misérable » (244).

L'argent est présenté dans le roman comme une séduction dangereuse. Par exemple, Marcelle s'inquiète qu'un jour « la richesse viendra […] tenter » son fils. Elle parle de « séductions du monde et la corruption de l'or » (207) ou encore de « la corruption de l'argent » (291). L'argent est même comparé à un virus et à une maladie: « l'argent passe dans leur sang, qu'ils s'y attachent de corps et d'âme » (155). De plus, l'argent est montré comme contradictoire aux bonnes valeurs: « Toute idée de dévoûment à l'humanité, toute notion religieuse [y] sont presque incompatibles » (ibid.). La cupidité et l'exploit des pauvres sont clairement critiqués:

> On voudrait toujours doubler et tripler ce qu'on possède […] quand il faut économiser sur le bien-être, le salaire et l'appétit des autres, quand il faut être dur aux gens qui travaillent pour nous, cela devient tout à fait triste (246-247).

2.1.2. Les paysans et les artisans

Contrairement à l'aristocratie et à la bourgeoisie, les couches sociales plus basses sont représentées d'une manière positive dans le roman. Ce contraste se manifeste dans les caractères opposés du mari et de l'amant de Marcelle: Henri Lémoir est le contraire total de M. de Blanchemont. Il est altruiste et incarne l'amour du prochain. Par exemple, il donne l'argent qu'il avait hérité de son père aux personnes que ce dernier avait exploité; ainsi, il choisit « volontairement […] la pauvreté » (283). Henri est représenté comme un exemple presque sacré de la façon dont il faut se comporter: « Les idées d'Henri […] les seules vraies, les seules chrétiennes aux miens, transportèrent mon esprit dans une nouvelle sphère » (286). En effet, la religion et les valeurs chrétiennes jouent un rôle important dès lors il s'agit de la postulation d'un ordre social plus juste dans le roman (*cf.* chapitre 3.2).

Tandis que les aristocrates et les bourgeois cherchent à devenir toujours plus riches, Henri est dégoûté par l'argent. Le texte le souligne à plusieurs reprises, par exemple dans cette citation qui emploie des lexèmes d'aversion forts et un climax qui montre l'émotion: « [l]a crainte d'être riche […] l'horreur de la richesse » (288). L'attitude d'Henri se voit aussi lorsqu'il apprend la position sociale de Marcelle, son aversion contre l'aristocratie lui laisse même douter de son amour: « quand il sut que j'étais riche […] il se regarda comme à jamais séparé de moi. » (281). Autrement dit, il est « plus soucieux du bonheur de l'humanité que du sien » (Derré 1986).

La vision du monde d'Henri est le déclencheur du changement de Marcelle, l'amour pour Henri met du mouvement dans les différences des classes sociales (*cf.* chapitre 3.1 pour le dynamisme social): « j'ai réfléchi, j'ai trouvé qu'il avait raison […] et j'ai résolu d'arranger ma vie de manière à ne plus le blesser » (Sand 1845: 288), « Je voulais imiter son exemple » (289).

D'une manière illustrative, le roman montre la différence entre les aristocrates et les bourgeois d'un côté et les paysans et les artisans de l'autre côté à travers du sujet de l'hospitalité. Sans hésiter, Louis propose à Marcelle de venir chez lui lorsqu'elle se perd pendant son voyage. L'accueil au moulin est opposé à celui au château:

> quand nous y arriverons [au château] tout le monde sera couché; ce ne sera pas chose aisée que de nous faire ouvrir. Mais si vous voulez, nous ne sommes qu'à une petite lieue de mon moulin d'Angibault […] ma mère est une bonne femme qui ne fera pas la grimace pour se relever, pour mettre

> des draps blancs dans les lits, et pour tordre le cou à deux poulets. (78; soulignements: KR).

Le texte souligne l'hospitalité et l'altruisme des meuniers encore plus lorsque Louis et sa mère n'acceptent pas d'argent de Marcelle. Ils disent être heureux quand les autres le sont: « Nous sommes assez remerciés si vous êtes contente » (91). Louis cherche même à diminuer les efforts de lui-même et de sa mère:

> ma mère a très bien dormi et moi encore mieux, répondit le grand Louis. Les truites de la Vauvre ne me coûtent rien, c'est aujourd'hui dimanche, et ces jours-là je pêche toute la matinée. Pour un peu de lait, de pain et de farine qui ont servi à votre déjeuner, avec quelque mauvaise volaille, nous ne serons pas ruinés (115-116).

Le texte loue l'hospitalité des meuniers qui, pour Louis, est quelque chose de normal, en critiquant en même temps la situation dans les villes où l'argent domine: « Je sais bien que dans les grandes villes, tout se paie, jusqu'à un verre d'eau. C'est une vilaine coutume » (116-117).

La classe sociale plus basse est aussi valorisée d'une manière plus indirecte dans le roman, à savoir à travers les choix narratifs. Même si nous vivons une partie importante de l'histoire du point de vue de Marcelle, il y a aussi beaucoup de passages où l'instance narrative est un narrateur hétérodiégétique et omniscient. Il s'agit alors d'une instance narrative qui connait les différentes classes sociales et qui crée de l'égalité: ce n'est pas seulement le point de vue d'une seule classe sociale. De plus, la répartition des discours entre les différentes classes sociales est plus ou moins équilibrée: et les membres des couches sociales riches et les membres des couches sociales basses modestes ont une voix dans le roman et prennent la parole dans des discours directs. Cette répartition des discours crée une égalité et rend les classes sociales modestes plus visibles (la même chose peut d'ailleurs être remarquée rien qu'en regardant le titre du roman: *Le Meunier d'Angibault* évoque Louis et non Marcelle).

2.1.3. Le soulignement de la dichotomie entre les classes sociales

Les analyses sur la représentation des classes sociales dans les derniers chapitres montrent pourquoi nous pouvons parler de la construction d'une dichotomie entre les riches et les pauvres. Cette dichotomie est encore renforcée dans le roman à l'aide de différents choix narratifs que nous voulons aborder dans ce qui suit.

Ainsi, la description des lieux et des paysages est très signifiante dans le roman car elle souligne le contraste entre les riches et les pauvres. La ville est associée à l'aristocratie et à la cupidité (« dans les grandes villes, tout se paie », 116-117), tandis que la campagne est liée aux paysans et à l'authenticité. Les commentaires sur l'environnement, la nature, l'architecture et l'endroit vont de pair avec la présentation des personnes qui y vivent. Par exemple, le jugement négatif du roman par rapport aux Bricolins s'effectue également à travers la description de leur maison, l'habitat est présenté comme rebutant ce qui reflète la critique envers à ces habitants: « Rien de plus triste et de plus déplaisant que cette demeure des riches fermiers » (132).

La nature autour du moulin d'Angibault, par contre, est décrite d'une manière enthousiaste ce qui reflète les bonnes valeurs des meuniers:

> [Marcelle] crut entrer dans une forêt vierge. […] Des aulnes, des hêtres et des trembles magnifiques à demi renversés, et laissant à découvert leurs énormes racines sur le sable humide, semblables à des serpents et à des hydres entrelacés, se penchaient les uns sur les autres dans un orgueilleux désordre. La rivière divisée en nombreux filets découpait, suivant son caprice, plusieurs enceintes de verdure, où, sur un gazon couvert de rosée, s'entrecroisaient des festons de ronces vigoureuses, et cent variétés d'herbes sauvages hautes comme des buissons et abandonnées à la grâce incomparable de leur libre croissance […] Jamais jardin anglais ne pourrait imiter ce luxe de la nature (87-88).

La description dans cette citation est pleine d'adjectives positifs (« magnifiques », « vigoureuses »), elle énumère les différentes plantes qui sont présentes (« aulnes », « hêtres », « trembles », etc.) et utilise des comparaisons entre la faune et la flore (« semblables à des serpents et à des hydres »). La nature est également comparée à un décor festif (« festons de ronces »). De plus, la nature est signe de la liberté (« suivant son caprice », « libre croissance »). Elle est forte (« énormes racines ») et riche (« cent variétés d'herbes », « ce luxe de la nature ») tout en étant intouchée par l'homme (« forêt vierge », « désordre », « sauvage »). Finalement, le texte remarque qu'aucun « jardin anglais » – un type de jardin qu'on peut plutôt trouver chez les personnes aristocrates et riches – ne peut se comparer à ce paysage sauvage. Cela met la campagne et ses habitant.e.s au-dessus des aristocrates dans la ville.

La présentation de la campagne et de ses habitant.e.s comme traditionnel et authentique se réalise aussi à travers de petites remarques du narrateur. Un exemple en est le véhicule de la patache, qui n'est pas apprécié par l'aristocratie (Marcelle en est une exception, cf. 3.1), mais qui est loué par le narrateur: « Au grand étonnement de sa merveilleuse soubrette, madame de Blanchemont n'hésita pas à s'en accommoder […] la patache classique, ce respectable témoignage de la simplicité de nos pères » (51-52; soulignement: KR). La campagne est aussi mise en scène d'une manière positive et authentique lorsque Marcelle parle de l'éducation de son fils: « les salutaires influences de la campagne seront plus utiles que les leçons superficielles d'un professeur grassement payé, des exercices de manège et des promenades en voiture au bois de Boulogne » (204).

Le château, symbole de l'aristocratie, est en contraste avec la nature et la campagne. Lorsque Marcelle y arrive, son humeur change d'un moment à l'autre: « le seul aspect de Blanchemont rembrunit singulièrement ses pensées, et son cœur se serra dès qu'elle eut franchi la porte de son domaine » (129-130). En effet, dans ce lieu, la nature et toutes les valeurs y associées sont disparaissent: « On rentre en plaine, on perd de vue les beaux horizons bleus du Berry et de la Marche. Il faut monter aux seconds étages du château pour les retrouver » (130-131). Sur un niveau métaphorique, on ne perd pas seulement de vue la nature, mais en même temps les bonnes valeurs des gens modestes.

À côté des descriptions du décor et de l'environnement qui soulignent la différence entre les classes sociales, cette dernière est aussi explicitement nommée dans le roman. À plusieurs reprises, le texte parle des couches sociales comme d'univers différents qui ont leurs propres règles et coutumes: « Allons, dit madame de Blanchemont, vous avez la vraie politesse […] et dans notre monde on ne l'a pas. » (119, soulignement: KR), « dans le monde où tu vis » (20, soulignement: KR). Pour souligner la distance et la différence entre les classes sociales, les différentes couches sociales sont même comparées à différentes « espèce[s] » (189).

À ce point, nous pouvons faire un premier résumé des arguments pour soutenir notre thèse: les caractéristiques et les valeurs attribuées aux différentes classes sociales, la représentation des membres typiques des couches sociales ainsi que la description de l'environnement et du paysage contribuent à créer la dichotomie que nous postulons dans notre thèse, une dichotomie entre l'aristocratie et la bourgeoisie (avare, cupide, égoïste) et les paysans et artisans (modestes, empathiques, authentiques, liés à la nature). Cependant, le roman ne se limite pas à construire ce contraste mais il discute aussi la question de savoir si cet ordre social est quelque chose de fixe et déterminé ou si un dynamisme social est possible, notamment grâce à l'amour.

2.2. Le déterminisme social et l'impossibilité d'un amour transclasse

2.2.1. La société comme obstacle à l'amour

Dans le titre de notre travail, la phrase 'L'amour comme moyen de transgression sociale' est suivie d'un point d'interrogation. En effet, le roman

donne différentes réponses à cette question. À plusieurs reprises, les différences sociales entre deux amants sont présentées comme des épreuves qu'on ne peut pas franchir. Henri parle d'« un obstacle insurmontable » (16) et juge l'amour entre lui et Marcelle « impossible […] à jamais impossible! » (ibid.). La répétition du mot « impossible » et l'ajout du terme « jamais » soulignent que la situation est vraiment sans espoir. Henri compare son amour pour Marcelle à une idée irréelle qui n'est pas possible dans la réalité (« ce rêve sombre et maudit où je vous ai entraînée », 17), l'amour est comme « illusion » (14). L'impossibilité d'un amour transclasse est aussi évoquée par la mère de Louis qui commente l'amour entre son fils et Rose comme quelque chose d'impossible: « nous avons beau y penser, jamais ses parents ne voudront la donner à un meunier » (98-99).

Dans plusieurs scènes, les classes sociales sont présentées comme quelque chose qu'on ne peut pas 'mélanger' (« nous aurions tort de nous familiariser avec vous […] vous auriez tort de nous traiter en égaux », 123-124). Les classes sociales sont comme des chemins déterminés: « Il faut que chacun suive sa route » (ibid.). Selon Louis, c'est avant tout l'aristocratie qui empêche le contact entre les classes sociales: « Ça vous attirerait des désagréments. Vos pareils vous blâmeraient; ils diraient que vous oubliez votre rang, et je sais que cela passe pour très mal à leurs yeux » (ibid.). Ainsi, la société et ses convenances sont montrées comme un frein à l'amour. Le jugement de la société rend l'amour difficile, Rose s'inquiète des réactions si elle était avec Louis:

> Que penserait-on de moi dans le pays, si je faisais ces esclandres-là dans ma famille? Toutes mes amies, jalouses peut-être de l'amour que j'inspirerais, et qu'elles ne trouveront jamais dans leurs mariages d'argent, me jetteraient la pierre. Tous mes cousins et prétendants, furieux de la préférence donnée à un paysan sur eux, qui se croyent d'un si grand prix, toutes les mères de familles effrayées de l'exemple que je donnerais à leurs filles, enfin les paysans eux-mêmes, jaloux de voir un d'entre eux faire ce qu'ils appellent un gros mariage, me poursuivraient de leur blâme et de leurs moqueries […] je crois que ce n'est pas joli pour une jeune fille de s'exposer à tout cela pour l'amour d'un homme (268-269).

La société ne juge pas seulement, elle est aussi à l'origine de toutes les inégalités sociales. Le récit de Rose et Henri illustre très bien cette idée, car on apprend que les deux étaient très proches quand ils étaient petits (« Je me rappelle donc bien le temps où Louis […] et moi étions toujours à courir et à jouer ensemble », 259-260). Pendant leur enfance, les inégalités, qui les sépareront plus tard, ne sont pas encore très présentes, Rose et Louis sont libres dans la nature pour « courir » et « jouer ensemble ». Or, l'éducation et les règles de la société changent leur relation: « Cela dura jusqu'à l'âge où on me mit en pension à la ville, et quand j'en sortis, il n'était plus question de camaraderie entre un garçon comme le meunier et une jeune fille qu'on traitait de demoiselle. » (260). C'est donc la société qui les éloigne et qui rende leur amour impossible. Cette argumentation rappelle les propos philosophiques de Jean-Jacques Rousseau qu'il défend dans le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes: « l'inégalité est à peine sensible dans l'état de nature […] son influence y est presque nulle » (Rousseau 1754: 42) ou encore dans Émile ou de l'éducation: « Qu'il sache que l'homme est naturellement bon […] qu'il voie comment la société déprave et pervertit les hommes » (Rousseau 1762: livre IV, 28). Les hommes seraient donc égaux et bons par nature mais c'est la société qui les corrompt. Dans le cas de Rose et de Louis, ils peuvent, tant qu'ils sont enfants, être proches, mais l'éducation et la société rend cela impensable à l'âge adulte.

2.2.2. L'ancrage des différences dans la société

Même si l'exemple de Rose et de Louis souligne que les inégalités sociales sont une construction sociale, le roman montre que les idées de différences et de l'impossibilité de « mêler » les classes sociales sont aussi très

ancrées dans la tête des gens. Cela s'illustre dans les scènes où il se pose la question de savoir qui peut manger avec qui. Ainsi, la notion de « bien sûr » dans une phrase de Louis (« N'enverriez-vous pas votre meunier manger à la cuisine, avec vos valets, et sans vous, bien sûr? », 120; soulignement: KR) souligne que les différences sociales sont vues comme quelque chose de naturel, d'évident. Pour quelques personnages, l'idée de mélanger les classes sociales, et si ce n'est que deux personnes de différentes classes mangent ensemble, est impensable et provoque des réactions fortes. Madame de Bricolin demande à son mari s'il avait « perdu l'esprit, d'inviter ce meunier à dîner avec nous, un jour où madame la baronne nous fait l'honneur d'accepter notre repas? » (210). Elle représente le déterminisme et les inégalités sociales, ce qui se voit aussi dans ce commentaire sur le fait que Marcelle avait dormi chez Louis: « Comment, s'écria madame Bricolin […] vous avez été forcée de coucher dans ce moulin? […] pourquoi cet imbécile de meunier ne vous a-t-il pas amenée ici tout de suite? » (142). Son discours ne présente pas seulement du mépris des couches sociales plus basses (« cet imbécile de meunier »), mais aussi l'impossibilité de transgresser les couches sociales: pour elle, le moulin de Louis n'est pas une place assez « digne » pour la femme aristocratique Marcelle.

De plus, plusieurs scènes montrent que l'entrée en contact d'une personne avec la vie d'une autre classe sociale va de pair avec la sortie de sa zone de confort. Ainsi, les domestiques de Marcelle sont surmontés à la campagne:

> La Parisienne Suzette aimait mieux verser, disait-elle, que de laisser sa chaussure dans ces bourbiers, et Lapierre, qui avait passé sa vie en escarpins sur des parquets bien luisants, était tellement gauche et démoralisé, que madame de Blanchemont n'osait plus lui laisser porter son fils (60).

2.2.3. Aspects hypocrites du changement social

Sans aucun doute, les personnages de Marcelle, Louis, Rose et Henri sont moins bornés et ancrés dans l'ordre social que Madame Bricolin, par exemple. Ils sont présentés d'une manière positive et prête à repenser l'ordre social. Néanmoins, en y regardant de plus près, on peut trouver quelques indices qui montrent que même eux restent parfois ancrés dans leurs rôles et que leur comportement va à l'encontre de ce qu'ils postulent. Même si Marcelle change de vie, elle passe son temps toujours à faire des activités plutôt réservées aux riches. Par exemple, tandis que les domestiques parlent avec le meunier, elle « pren[d] son chocolat dans la salle avec le petit Edouard » (43). De plus, la scène de sa conversation sur une meilleure société, qu'elle mène avec Rose pendant une promenade vers la fin du roman, peut sembler un peu contradictoire et hypocrite, car vu d'une perspective extérieure, il s'agit de deux femmes aisées qui philosophent sur une meilleure société en se promenant.

La relation entre Marcelle et ses domestiques est également intéressante à analyser. Même si elle traite ces domestiques d'une bonne manière et se sépare finalement d'eux, la façon dont elle parle de Lapierre ressemble à un discours sur un objet: « Je le rends à ma belle-mère, qui me l'avait donné, et qui [le] reprendra avec plaisir » (181). Même Louis pense qu'elle a besoin d'une domestique: « Il vous faut une servante […] je vas vous prêter la petite Fanchon, la servante à ma mère. Nous nous en passerons bien pendant quelque temps. » (197-198).

Finalement, Rose semble se donner beaucoup de mal à embellir la situation sociale de Louis et adopte ainsi la logique de ses parents: « on ne peut pas dire que le meunier d'Angibault soit un paysan. Il a pour une vingtaine de mille francs de bien et il a été mieux élevé que bien d'autres. A vous dire

le vrai, mon cousin Honoré Bricolin n'écrit pas l'orthographe aussi bien que lui » (261).

3. La transgression sociale

3.1. Le dynamisme social et l'amour comme transgression sociale

3.1.1. L'amour comme déclencheur du dynamisme social

Malgré les remarques dans le chapitre dernier, Marcelle reste un personnage qui est très atypique pour sa classe sociale, sinon cupide et égoïste, et elle devient un modèle. Le narrateur se solidarise avec ce personnage: « notre héroïne » (303). Au début de sa vie, Marcelle mène une vie typique dans la classe aristocratique (elle grandit dans un couvent, se marie tôt), ce qui souligne encore plus l'importance de son changement ultérieur et de la distance qu'elle prendra envers l'aristocratie. L'amour secret pour Henri est pour elle plus important que son rôle dans la société et sa réputation « ce n'était pas la première fois qu'elle risquait sa réputation pour un amour pur et désormais légitime » (2). Pour pouvoir être avec Henri, Marcelle veut changer de vie et se distancier de l'aristocratie. C'est alors l'amour qui est à l'origine de sa transformation:

> tout va être rompu entre moi et le passé. Richesse et noblesse s'éteignent de compagnie (178)
>
> Retraite de mon choix, ornements selon mon goût, je vous ai aimés […] mais je ne puis plus vous aimer, car vous êtes les compagnons et les consécrateurs de la richesse et de l'oisiveté. Vous représentez à mes yeux, désormais, tout ce qui me sépare d'Henri (37).

Comme la dernière phrase de la citation le souligne, c'est l'argent qui sépare Marcelle et Henri. Dans une lettre destinée à son amant, cet aspect est repris par Marcelle dans une métaphore où elle parle de « chaînes dorés » (206). Cela explique aussi la réaction toute à fait réjouissante de Marcelle lorsqu'elle apprend sa situation financière réelle, réaction qui peut d'abord paraitre paradoxale: « quel bonheur! quelle joie! je suis ruinée » (206).

La description de Marcelle et d'Henri lors de l'analepse au début du roman révèle que les deux personnages proviennent de couches sociales différentes (« ses gants bruns suffisaient à prouver que ce n'était pas là, comme se seraient exprimés les laquais de l'hôtel de Blanchemont, un homme fait pour être le mari ou l'amant de madame », 5), au même temps, ce n'est pas le narrateur lui-même qui dit qu'Henri ne conviendrait pas à Marcelle. Par contre, il est restitué ce que les employés aristocratiques diraient d'une telle relation. Cet avis des « laquais » peut être vu comme celui de la société en général: une relation amoureuse entre une femme aristocratique et un homme modeste est mal vue. Le narrateur, par contre, loin de critiquer la relation, montre plutôt les points en commun de Marcelle et d'Henri. Ainsi, les vêtements de Marcelle sont décrits comme modestes et atypiques pour une aristocrate. Par conséquent, elle ne représente pas trop de contraste avec son amant:

> La délicatesse de ses mains d'albâtre et de son pied chaussé de satin, étaient les seuls indices révélateurs de son existence aristocratique. On eût pu d'ailleurs la prendre pour la compagne naturelle de l'homme qui était à genoux auprès d'elle (4).

Marcelle croit à l'amour et pense qu'avec lui, tout est possible, même surmonter les inégalités sociales: « une femme qui aime est plus forte que tous les obstacles » (100). Au final, l'amour va vaincre: « on peut toujours épouser quelqu'un qu'on aime » (264).

3.1.2. Marcelle comme exemple d'une aristocrate changeante

Selon Derré (1986), le personnage et le développement de Marcelle sont le cœur de la « signification sociale » de l'œuvre Le Meunier d'Angibault. Même si Marcelle est aristocrate, elle incarne les bonnes valeurs qui sont attribuées à la classe modeste dans le roman (cf. 2.1), comme l'altruisme et la solidarité avec les autres: « Elle était de ces âmes tendres et fortes à la fois […] qui ne conçoivent pas d'autre bonheur que celui qu'elles donnent », 22-23). Rien que le nom de Marcelle, qui provient étymologiquement de marteau, un outil artisan, montre qu'elle est une représentante atypique de l'aristocratie. Elle n'est pas heureuse dans la classe aristocratique et se sent plus à l'aise dans celle d'Henri:

> elle avait été pourtant prédestinée en quelque sorte à partager l'amour de ce plébéïen, et à s'y réfugier contre toutes les langueurs et toutes les tristesses de la vie aristocratique » (22), « Elle avait songé avec joie à sacrifier courageusement les intérêts matériels […] et les préjugés étroits de la naissance qui n'avaient jamais trompé son jugement (23).

Marcelle voit la possession matérielle de plus en plus d'une manière critique. Les objets deviennent pour elle quelque chose de superflu: « elle fut frappée pour la première fois du luxe inutile et dispendieux déployé autour d'elle » (34). Elle change aussi ses habitudes du quotidien: « elle se leva et s'habilla sans l'aide de sa femme de chambre […] fit elle-même avec un plaisir extrême la toilette de son fils » (84). De plus, lorsque Henri, « un homme sans naissance, sans fortune, et sans aucune renommée » (21) ne lui demande pas de se marier avec lui, Marcelle n'est que très brièvement vexée. Le texte donne un jugement clair de ses sentiments quand il est écrit: « la véritable noblesse de ses sentiments lui suggéra des réflexions plus sérieuses » (ibid.). La « véritable noblesse » n'est donc pas l'appartenance à une certaine classe sociale, mais le caractère d'une personne. De plus, le texte mentionne que l'appartenance à une certaine classe sociale est de toute manière distribuée d'une manière arbitraire: « Ce n'est pas ma faute si j'appartiens à la noblesse » (121-122).

Conformément à ce que nous avons dit sur la description de l'environnement et du décor (2.1.3), le changement de vie de Marcelle va aussi de pair avec un changement de lieu. Même avant de quitter la ville, associée à l'argent et à l'aristocratie, le lieu de rencontre de Marcelle et d'Henri – un petit pavillon dans la nature – fonctionne comme premier indice qui annonce la transformation de Marcelle. Plus tard, elle décide de « quitter Paris et le genre de vie auquel elle y était astreinte » (31) et de s'installer à la campagne pour de bon:

> Je suis résolue à m'établir en province, au fond d'une campagne, où j'habituerai les premières années de mon fils à une vie laborieuse et simple, et où il n'aura pas le spectacle et le contact de la richesse d'autrui pour détruire le bon effet de mes exemples et de mes leçons. (203).

Quand on reprend les arguments des deux derniers chapitres sur le déterminisme et le dynamisme social, on ne peut pas donner une réponse claire à la question de savoir si l'amour peut en effet transgresser les inégalités sociales. Certes, à la fin du dernier volume, les couples connaissent une fin heureuse, il y a « deux mariages parallèles » qui mènent à « réunir toutes [l]es inégalités en une seule famille » (Régnier 2005: 364). Cependant, en n'analysant que le premier volume, l'idée de l'amour tout-puissant reste confrontée à des obstacles et des résignations. Dans le prochain chapitre, nous lierons ces analyses à la question de savoir ce qui en est de l'ordre social plus juste qui est postulé dans le roman.

3.2. La postulation d'une autre société: revendication ou idylle?

Plusieurs conversations dans le roman ont pour sujet la description d'un meilleur monde, par exemple celle entre Marcelle et Rose (cf. 2.2.3). Les deux femmes imaginent des règles socio-politiques différentes: « Je vou-

drais qu'on ne fit travailler personne pour soi, mais qu'en travaillant chacun pour tous, on travaillât pour Dieu et pour soi-même par contrecoup » (248). La religion et les valeurs chrétiennes jouent un rôle important dans la vision du monde et le texte recourt souvent au vocabulaire religieux. Par exemple, le changement de Marcelle est appelé « pèlerinage » (30) et dans une lettre à Henri, elle parle d'une « conversion »: « Si vous ne me jugez pas encore assez convertie, vous me donnerez encore un an... » (38-39; soulignement: KR). Il y a également une référence à l'histoire biblique de l'arche lorsque Marcelle élabore une comparaison avec le déluge: « réfugiée dans l'arche comme l'oiseau durant le déluge » (293). De plus, Marcelle pose la question de savoir si la pauvreté et le travail n'étaient pas nécessaires pour arriver au but: « S'il fallait passer par une crise de grande détresse, par une sorte de martyre, pour arriver à sauver l'humanité? » (254). Selon elle, il faut vivre de façon modeste: « Je veux me réduire au nécessaire, acheter une maison de paysan, vivre aussi sobrement qu'il me sera possible « (296). L'amour du prochain, la solidarité avec les pauvres et l'égalité entre les Hommes sont également présents: « je n'oublierai pas que vous m'avez reçue comme votre égale, que vous m'avez servie comme votre prochain » (121-122). Marcelle a confiance qu'un jour la religion et la morale vaincront, ce que le texte souligne par une énumération et une anaphore: « j'attends, je prie, je souffre et j'espère » (293). Demandée par Rose ce qu'elle peut personnellement faire pour un meilleur monde, Marcelle donne une réponse qui semble proche de la morale chrétienne:

> Vous conserverez dans votre cœur […] l'amour du prochain que l'Evangile vous enseigne, et le désir ardent de vous sacrifier au salut d'autrui, le jour où ce sacrifice individuel deviendrait utile à tous. (254-255).

L'œuvre aborde également la question de savoir comment il est possible d'atteindre un ordre social plus juste. Tandis que Rose pense à la sagesse et au pouvoir d'un roi (« Il faudrait qu'un roi trouvât cela dans sa tête, puisqu'un roi peut tout », 250-251), Marcelle souligne qu'un meilleur monde ne peut pas être imposé d'en haut: « Un roi ne peut rien, ou presque rien […] Il faudrait qu'un peuple trouvât cela dans son cœur » (251). La réponse de Marcelle est pleine d'antithèses par rapport à la proposition de Rose (« roi » – « peuple », « tête » – « cœur », « un roi peut tout » – « un roi ne peut rien ») ce qui souligne son point de vue.

Dans le roman, on trouve aussi des remarques concernant la vision de Marcelle d'un meilleur monde qui laissent ressortir qu'elle est un peu naïve. Ainsi, lorsque Marcelle parle de son changement de vie, Louis l'arrête à un moment donné pour la ramener à la réalité:

> [Marcelle:] À présent, Louis, je serai du peuple, et les hommes comme vous ne se méfieront plus de moi. – Vous ne serez pas du peuple, dit le meunier, il vous reste encore une fortune qu'un homme du peuple regarderait comme immense, quoique ce ne soit pas grand'chose pour vous. D'ailleurs ce petit enfant a des parents riches qui ne le laisseront pas élever comme un pauvre, Tout cela, madame Marcelle, c'est donc des romans que vous vous faites (188).

Cet extrait montre l'écart entre la réalité de vie entre les aristocrates et les paysans. Marcelle imagine faire partie de la population modeste avec sa situation financière avant que Louis ne lui ouvre les yeux en lui disant qu'en réalité, elle est toujours très privilégiée. En parlant des « romans » que Marcelle se faisait, il souligne qu'il s'agit d'illusions. Louis reste par ailleurs plutôt pessimiste par rapport à un changement social: « les idées des riches et des nobles sont ce qu'elles ont toujours été » (124). Dans la littérature secondaire, la vision du monde de Marcelle et le dénouement heureux de l'histoire sont également considérés comme « utopistes » (cf. p. ex. Reid 2018: 107).

Il faut cependant souligner que Marcelle n'est pas complètement naïve et rêveuse. En parlant de sa vision du monde, elle utilise elle-même le terme d'« idéal » (293). Elle sait que le nouvel ordre social n'est pas encore atteint. Dans la politique contemporaine, il n'y a pas « d'assez vives lueurs de mon idéal » (292-293). Mais Marcelle ne perde par l'espoir: « une société qui

n'existe pas encore, mais qui existera un jour, certainement » (247) de nouveau, cette espérance peut être vue comme une référence à la religion chrétienne. En discutant avec Rose la question de savoir comment on pouvait atteindre un meilleur monde, Marcelle reste aussi tout à fait honnête et relative son engagement social:

> Vous voudriez bien, avec votre revenu, soulager le plus de souffrances possible […] mais ce serait toujours à la condition de conserver votre fonds, et moi qui vous prêche, je m'attache aux derniers débris de ma fortune pour sauver ce qu'on appelle l'honneur de mon fils en lui conservant de quoi faire face aux dettes de son père, sans tomber lui-même dans un dénûment absolu, d'où résulterait le manque d'éducation, un travail excessif (249-250).

Ce qui est remarquable est le fait que le changement social postulé par Marcelle que nous avons discuté dans ce chapitre fonctionnerait aussi sans les histoires amoureuses dans le roman. Certes, l'amour est le déclencheur du changement de Marcelle (*cf*. 3.1) et c'est lui qui permet le contact entre les classes sociales, mais les idées morales et chrétiennes de la protagoniste pourraient aussi être mises en scène sans qu'elle soit amoureuse. En résumé, on peut dire que le roman propose des réflexions plutôt philosophiques sur un autre ordre social qui serait fortement marqué par la religion chrétienne et qui semble parfois un peu naïve. De l'autre côté, l'œuvre propose des changements très concrets et réalisables. Le message central semble être destiné aux aristocrates: il faut arrêter la cupidité et l'égoïsme et vivre plus modestement tout en soutenant les pauvres.

Le *Meunier d'Angibault* est vu comme une des œuvres socialistes de George Sand (cf. notamment Bagier 1953: 12). Quand on situe le roman dans l'œuvre complète de l'autrice, on peut constater que ce n'est pas son premier texte où il est question d'une relation amoureuse entre deux personnes qui proviennent de deux classes sociales différentes et où la classe modeste est mise en scène comme moralement supérieure à celle des aristocrates. Ces deux sujets peuvent par exemple aussi être trouvés dans le roman *Compagnon du Tour de France*, publié cinq ans plus tôt que *Le Meunier d'Angibault*, en 1840. Cela explique peut-être aussi pourquoi *Le Meunier d'Angibault* reste une des œuvres moins connues de George Sand (cf. Derré 1986).

Comme nous l'avons annoncé dans le chapitre d'introduction, *Le Meunier d'Angibault* est publié à une époque où les injustices sociales sont un sujet primordial dans les discours. Ainsi, le roman de George Sand s'inscrit dans une large palette d'œuvres littéraires qui mettent en scène les inégalités dans la société. À titre d'exemple, on peut citer les œuvres de Victor Hugo, Honoré de Balzac, Eugène Sue ou Émile Zola (cf. Lallement 2010: 120). Sand est en contact intensif avec d'autres écrivain.e.s et penseur.euse.s de son époque. L'autrice, de son vrai nom Aurore Dupin, s'intéresse aussi dans la vie réelle aux questions sociales. Elle remet en question les règles de la société, notamment celles de la bourgeoisie, ce qui souligne nos analyses concernant *Le Meunier d'Angibault* (*cf.* chapitre 2.1). En revanche, Sand partage les idées socialistes de Pierre Leroux et s'engage pour la classe ouvrière dans les débuts de la société industrielle au 19e siècle. L'autrice participe à la révolution de 1848 et croit, malgré l'échec de cette révolution, à l'arrivée d'un meilleur monde – tout comme sa protagoniste Marcelle (cf. Diaz 2015, Reid 2018: x-xiii et Wiedemann 2011: 5).

4. Conclusion

En résumant les analyses, nous pouvons constater que l'amour est présenté dans le roman comme un motif puissant qui a la force de déclencher un dynamisme social, comme c'est le cas pour Marcelle. En même temps, l'œuvre montre que les sentiments amoureux se heurtent dans la pratique aux obstacles et aux règles de la société. Le roman ne transmet donc pas le message trop simple disant que l'amour peut tout vaincre, mais propose aussi des représentations plutôt réalistes. Le roman parle de la construction d'un meilleur monde et d'un autre ordre social marqué par les valeurs chrétiennes, ce monde parfait et idyllique reste pourtant un idéal.

En revanche, à travers la façon dont les classes sociales sont représentées, le roman ne laisse aucun doute quant au fait que ce sont l'aristocratie et la bourgeoisie qui doivent modifier leurs habitudes cupides et égoïstes. C'est là une condition pour permettre – et même si ce n'est que par petites étapes successives – un changement vers une société meilleure. Ainsi, *Le Meunier d'Angibault* illustre les convictions personnelles de George Sand et, en y accordant une place centrale, l'importance des questions sociales dans la littérature du 19e siècle.

BIBLIOGAPHIE

Bagier, Victoria Charlotte (1953), « *Le Meunier d'Angibault*, ou George Sand en 1844-1845 (avec des documents inédits) », dans: *Romanic Review* 44.1, 12-23.

Derré, Jean-René (1986), « Le *Meunier d'Angibault*, roman 'socialiste'? », dans: *Littérature et Politique dans l'Europe du XIXe siècle*, Lyon: Presses universitaires de Lyon, 377-390.

Diaz, Brigitte (2015), « George Sand en dialogue avec son siècle », dans: *Les Essentiels de la littérature*, Bibliothèque nationale de France, https://gallica.bnf.fr/essentiels/sand/george-sand-dialogue-siecle [consulté le 15/05/2023].

Lallement, Jérôme (2010), « Pauvreté et économie au XIXe siècle », dans: *Cahiers d'économie politique* 59.2, 119-140.

Léger, Nicolas (2018), « La littérature des inégalités », dans: *Esprit* 447, 67-72.

Régnier, Philippe (2005), « Morale privée et morale sociale, famille selon le sang et famille selon l'esprit: George Sand à la lumière des débats saint-simoniens. À propos du Meunier d'Angibault et du Dernier Amour », dans: *Romanic Review* 96.3/4, 363-376.

Reid, Martine (2018), *George Sand*, Pennsylvania: The Pennsylvania State University Press.

Rousseau, Jean-Jacques (1754), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes,* édition électronique réalisée par Les Échos du Maquis, 2011, consulté sur: https://philosophie.cegeptr.qc.ca/wp-content/documents/Discours-sur-lin%C3%A9galit%C3%A9-1754.pdf.

Rousseau, Jean-Jacques (1762), *Émile ou de l'éducation*, édition électronique réalisée à l'Université du Québec à Chicoutimi, 2002, consulté sur: http://classiques.uqac.ca/classiques/Rousseau_jj/emile/emile.html.

Sand, George (1845), *Le Meunier d'Angibault* (vol. 1), Paris: Desessart.

Wiedemann, Kerstin (2011), « Die deutsche George-Sand-Übersetzung im Zeichen vormärzlichen Ideenschmuggels: Das Beispiel des Romans *Le Meunier d'Angibault* (1845) », dans: Banoun, Bernard et al. (éds.): *Migration, exil et traduction*, Tours: Presses universitaires François-Rabelais, 123-139.